

juillet 1999

Une jeune fille,

Une jeune femme

au début

du vingtième siècle

Madeline Legrand

Recueil de souvenirs

Enfance

mes parents se sont mariés le 6 Février 1895
mon père n'avait pas 24 ans.

Il était né en Décembre 1870 dans des circonstances dramatiques. En effet la France et la Turce étaient en guerre depuis le mois de juillet; l'armée française était en déroute et un détachement de fusiliers campait sur la Place Nationale, sans doute avec l'intention de marcher sur Rouen. Il avait énormément neigé, anormalement pour la saison. Les gournaisiens étaient consternés, très inquiets. On comprend que l'on ne nota pas le jour (17 ou 18?) et l'heure exacts de la naissance. Le bébé fut déclaré le 18 Décembre; bien emmaillotté, on l'envoya aussitôt chez sa nourrice, à la campagne. La tenue d'un commerce, à cette époque n'était pas compatible avec les soins qu'exige un jeune enfant.

Ma mère, Irma Delahaye avait à peine 20 ans. De l'avis de tous, elle était d'une très grande beauté quoique un peu palotte, de santé délicate, disait-on.

Le jeune ménage s'installa à Gournay au lieu dit "la rouge pierre". Là se trouvait l'épicerie tenue par mon grand'père Adolphe, qui céda le fonds à son fils. Mes grands-parents vinrent habiter le Comté d'épicerie vendait de tout, y compris des produits

fins et l'on travaillait 7 jours sur 7.
 mon père s'intéressait aux denrées coloniales.
 Il caressait le projet de s'installer au Havre
 et de devenir courtier en cafés.
 malheureusement, à ce moment-là, mon grand-
 père Delahaye, le père de ma mère, devint veuf.
 Il avait encore son petit Paul, à peine âgé
 de 11 ans, qui n'avait plus de mère.
 Pour ne pas abandonner son beau-père, mon
 père décida de rester à Goumay.
 Il acheta la propriété de la rue du Croquet-
 du-bosc, alors très étendue, où il pourrait
 réaliser ses projets en faisant bâtir un
 vaste entrepôt.

Mes parents eurent un premier bébé, nommé
 Madeleine, qui n'a pas vécu. Pour le second,
 maman resta couchée du 13 Décembre au 18
 avril suivant. Un beau garçon est né, mon
 frère André en 1898.

Moi, je suis née trois ans plus tard, rue du
 Croquet du Bosc, et cette fois tout fut très
 facile. La nourrice s'appelait Anais.

Dans la maison de la rue du Croquet du
 Bosc, une bonne à tout faire, une femme de
 ménage le Samedi et un jardinier nommé
 Defèvre assuraient les travaux d'entretien.

Maman, qui avait la charge des grands livres,
 faisait d'interminables additions avec toute
 son application.

Dans la cuisine, une cuisinière à charbon fonctionnait continuellement et, pour le reste, on se chauffait au bois. Il faut dire que, dans les chambres, on n'allumait du feu que si la température descendait au dessous de 8°. Pour l'éclairage un lustre à manchon fonctionnait au gaz dans la salle, la cuisine, le salon. Dans les autres pièces on se contentait de lampes à pétrole ou de lampes "Pigeon".

Pour cette époque c'était une maison moderne et très bien équipée.

La maison de grand livrait toutes les épiceries (nombreuses à la campagne en ce temps-là) jusqu'à Neufchâtel. Produits d'épicerie, bière en bouteilles et vins. Il y avait environ 25 employés, 18 à 20 chevaux.

Au bureau, on chauffait avec un fourneau à gaz si la température descendait au dessous de 15°. Au magasin, il y avait un gros poêle. La journée du Dimanche était consacrée à préparer les commandes pour les tournées. Mon père décida que cette préparation se ferait le Samedi afin que le personnel puisse avoir un jour de congé. Les autres commerçants ne ménagèrent pas leurs critiques, mais mon père tint bon.

La vie à la maison

(4)

Elle était très régulière, rythmée par le travail.

Les enfants mangeaient toujours avec les parents, même dans la chaise d'enfant.

On dînait le soir à sept heures et demie. Ensuite maman raccommodait des bas ou lisait "Fémina".

Mon père faisait des comptes

Comme maman, je n'étais pas joueuse. Je préférais lire. J'avais les contes de fées en horreur, mais je dévorais "Fillette", l'Espionnage d'Ili, les livres de prix, la Comtesse de Ségur.

À 9 heures, on montait se coucher.

Le mardi, l'employée de maison de mon grand-père Delahaye, qui était veuf, venait me prendre pour déjeuner chez lui.

Je trouvais avec joie "Fillette", mon petit journal auquel il m'avait abonnée.

En 1907, la sœur de mon père était morte de la grippe infectieuse en laissant 6 enfants.

La petite cousine Alice Pottier, qui n'avait que six ans est venue vivre au Comté, chez ses grands parents. Elle a été la compagne de mon enfance et de ma jeunesse puisque nous avions le même âge. Ses frères furent mis en pension au Château de Mesnières. Bien des fois nous y sommes allés pour les voir et même, à l'occasion de leur Première Communion, recevoir toute la famille dans l'une des magnifiques salles de ce château Renaissance.

Les vêtements des enfants.

d'uniforme de la pension Saint Heldevert était noir pour que le ton soit bien pareil - Col à rabat blanc. On le portait les jours de sortie et le Dimanche à la Messe. Nos tabliers, aussi, étaient noirs. On ne sortait pas sans chapeau.

Les robes, souvent écossaises étaient toujours boutonnées derrière, ce montant l'hiver, rabattu l'été. En dessous, un jupon blanc brodé.

Maman aimait être à la mode, elle n'habillait court, au dessus du genou, cela n'attirait les remarques de la Directrice.

On portait des bas noirs en coton tenus par des jantières, des bottines montantes à boutons ou à lacets - d'été les chaussures étaient en cuir "champagne" avec les chaussettes assorties - des petits garçons portaient des bottines en toile grise

Les dessous : un corset, une culotte en tulle brodé. La nuit une chemise de nuit. d'hiver elle était en finette ou en flanelle, l'été en moussouk ou en madapolam.

Comme les robes n'étaient pas lavables, on portait constamment des tabliers, même le Dimanche - A la maison ils étaient bleus ou rayés, joliment brodés.

Scolarité

⑥

En 1905 avait eu lieu la séparation de l'Église et de l'État qui fut vécue comme un vrai drame. Les religieuses n'avaient plus le droit d'enseigner, les Sœurs d'Ernemont partirent en Belgique.

Les religieuses de la Providence furent "sécularisées" et quittèrent leur habit.

Mademoiselle Biquet est devenue Directrice de Saint Hildevert.

Il y avait à la Pension 60 à 70 élèves, filles de commerçants et de familles aisées; pour les autres c'était "la communale".

Ce qu'on apprenait? à lire, écrire (bien écrire) compter, l'histoire de France, le dessin, la couture le solfège. On chantait beaucoup, on préparait des fêtes et ce qu'on appelait des "séances".

On ne tricotaient pas, on dessinait beaucoup.

Toute petite déjà j'aimais beaucoup la couture, la broderie, le point de croix. La tapisserie qui est encadrée dans le salon a été exécutée lorsque je n'avais que six ans!

Le chant, avec Madame Delaunay était aussi parmi mes activités favorites. J'avais commencé le piano vers 8-9 ans, toujours avec Madame Delaunay, mais je dois reconnaître que je ne faisais pas preuve de beaucoup d'assiduité.

Les deux meilleures amies étaient Marie-Louise Loufier et Yvonne Cousin.

Les devoirs étaient un peu vite faits, mes leçons

expédiées, mais j'étais quand même toujours dans les premières. Ma mémoire était vraiment très bonne, moins efficace cependant pour retenir par cœur.

Tout le mi-carême, pour la distribution des prix (d'abord fin juillet, puis plus tard le 14 juillet) on préparait de belles fêtes.

Toute une activité se déployait pour coudre des costumes, répéter les rôles, monter les décors.

"Le miracle des fusiaux" "Jeanne d'Arc" sont restés dans mon souvenir. J'ai joué un ange, la dentelière, la Sainte Vierge....

Mais on ne dansait pas.

d'année du décret de Pie X sur la communion, je fis avec joie ma Première Communion. C'était le Jeudi Saint, le 13 Avril 1911.

J'étais heureuse dans cette école, malgré l'austérité, l'uniforme noir, la discipline. Lorsque je fus reçue au Brevet Simple, je pensais que je pourrais en rester là, prendre un peu plus de liberté.

Pas du tout! le lendemain même du résultat, mes parents vinrent dans ma chambre m'annoncer qu'il fallait que je continue mes études. Cette fois ce serait la pension, à Rouen, l'Institution Sainte Marie tenue par mademoiselle More.

La pension

(8)

Mon école était située Rue de Joyeuse et, pour l'époque elle était moderne et confortable

d'été on se levait à 6h¹/₄, on allait à la messe à l'Église Saint Nicolas. D'hiver, on y allait seulement tous les jeudis.

de petit déjeuner : une soupe et du pain beurré, pour les "régimes" du café au lait.

À huit heures et demie, nous étions en classe. La récréation avait lieu dans la cour des Marronniers.

On déjeunait au réfectoire, sur de longues tables et le silence... jusqu'au dessert.

Pour le goûter du pain. Chacune avait son chocolat

Après la classe, étude jusqu'à 19h

On se couchait à 20h30

Dans cette pension moderne, il n'y avait pas d'uniforme, on apprenait l'anglais et le piano.

Nous dormions dans des boxes (pas chauffés)

Chacune avait sa cuvette et son pot à eau. D'hiver on faisait avec un broc d'eau chaude pour faire fondre la pellicule de glace.

Toutes les semaines, on prenait un bain!

Tous les jeudis matin, nous allions place de la Rouge Mare, à la salle de gymnastique suédoise

Je l'avoue, j'étais loin d'être une championne d'oncle Paul Delahaye et ma tante Marthe, qui tenaient une boucherie à Rouen me servaient de correspondants, m'emmenaient au théâtre!

Je suis restée à Rouen jusqu'à la déclaration de guerre, en été 1914.

Le trois novembre 1913 j'eus une petite soeur qu'on appela Denise et ce fut pour moi une grande joie!

Malheureusement tout l'hiver suivant, le maman et le bébé furent constamment malades.

À Pâques, pourtant, on put baptiser la petite fille dont je fus la marraine

Quelques mois plus tard la "diarrhée verte" l'emportait, premier deuil et grand chagrin

Maman, très fatiguée, souffrait d'anémie, on lui prescrivit de boire de l'eau ferrugineuse. Elle allait donc, rue de Paris boire à la "Source de Jouvence"

1914

Depuis des mois on ne parlait que des événements des Balkans et de l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche. La guerre devint inévitable.

L'opinion générale était qu'elle ne pouvait pas durer plus de six semaines, tant était grande la confiance dans la valeur de nos armées. Le 3 Août 1914, le tocsin sonna pendant des heures: l'Allemagne avait déclaré la guerre!

Mon père avait 43 ans. A 18 ans il avait passé le volontariat (un examen et le paiement d'une taxe avait réduit de 3 ans à 1 an la durée du service militaire) qui l'avait de 2 classes. Il partit pour Forges au volant de sa De Dion. Les chevaux étaient réquisitionnés. On le chargea

de convoier avec sa voiture une troupe de ces animaux jusqu'à Versailles en passant par Chanteloup-les-Vignes.

du bout de huit jours, il était revenue et cause de la guerre, mes parents décidèrent que je ne retournerais pas à Rouen en pension. Il n'était plus question pour moi de préparer le Baccalauréat comme mon père le désirait. Avec Marie-Louise Donfir, mon amie, j'ai repris mes études à Saint Hildevert pour passer le Brevet Supérieur, deux années de préparation avec quelques professeurs, dont mademoiselle Rachel.

Jamais je ne sortais seule en ville, ma bonne Mathilde m'accompagnait toujours, prête à me défendre. Il y avait beaucoup de soldats dans les rues et qui sait ce qui aurait pu m'arriver ?

Et cause de la mobilisation, il ne nous restait plus que 7 employés sur 25, 2 ou 3 chevaux sur 18 des camions étaient réquisitionnés.

On prit des femmes au bureau et mon frère André quitta l'École de Commerce de Rouen pour se mettre au travail; il n'y avait plus que des hommes très jeunes ou trop âgés pour partir à la guerre. Les frères Pottier, mes cousins étaient mobilisés, mon oncle Paul réformé.

En Septembre 1914, les Allemands avançaient de façon inquiétante à Neufmarché, à Marseille-

en-Beauvaisis.

On décida de partir; à l'arrière de la voiture, on avait installé un berceau pour le bébé. La nouvelle de la bataille de la Marne fit renaître l'espoir. L'offensive ennemie était stoppée.

On resta.

des réfugiés arrivaient en masse des régions du Nord. Il a fallu les accueillir et les loger.

Le cirque Pinder se trouvait à Goumay le jour de la déclaration de guerre; Comme il était anglais, ses chevaux n'étaient pas réquisitionnables.

Ils durent rester en place tout l'hiver.

Les chevaux du cirque avaient besoin de galoper et nous, nous avions nos livraisons à faire: un arrangement fut trouvé.

Il fallait voir les chevaux attelés à de vieux chariots récupérés, conduits par les gens du voyage ou notre vieux livreur Auguste parcourir à fond de train routes et chemins!

A cette époque, tout était compliqué. Des grossistes étaient à Rouen, il fallait que tous les clients qui le pouvaient se déplacent eux-mêmes, avec les vieux véhicules qu'on avait remis en service.

Pour corser le tout, les cartes d'alimentation avaient fait leur apparition.

Tous les soirs le "communiqué" était affiché dans la vitrine du libraire. Les goumnaisiens venaient aux nouvelles, achetaient

"Le matin", le "Journal de Rouen", le "Pays de Bray" qui paraissaient tous les jours.

Tous les jeunes hommes étaient partis à la guerre. Dès les premiers mois, Gournay pleurait près de cent morts; près de la moitié des petits de la classe enfantine avaient perdu leur père et presque tous les enfants étaient en deuil!

Les années de guerre

Quoique difficile la vie s'était organisée et mes parents, au prix d'un énorme travail, continuaient à faire marcher leurs affaires.

Mais en 1915 mes grands parents Legrand, qui habitaient le Comté moururent tous les deux le même jour. Ce fut un choc terrible pour toute la famille. Ils étaient encore jeunes et actifs, nous les aimions beaucoup.

En 1917 mon frère André fut mobilisé dans l'infanterie, c'était en Avril. La guerre s'éternisait. Dans toutes les familles la tristesse et l'angoisse régnaient dans les cœurs.

Le premier novembre 1917, mon père tomba malade, atteint par un virus qui le paralyssa progressivement. Au début nous n'avons pas mesuré la gravité de cette maladie - mon père avait bon moral, il espérait guérir mais la progression fut si rapide qu'il mourut le 21 Novembre 1917

Subitement nous nous trouvions toutes les deux maman et moi, seules, accablées par le chagrin, avec le charge d'une entreprise à faire fonctionner coûte que coûte.

A cette époque, le deuil était très strict, aussi bien au dehors que dans la maison. Nous étions habillées tout en noir. Maman était enveloppée de la tête aux pieds dans le grand voile des veuves même nos mouchoirs étaient bordés de noir. d'été seulement on pouvait porter un chemisier blanc.

Il était bien loin le temps des réunions joyeuses avec les cousins, des airs d'opérette qu'on chantait en s'accompagnant au piano, des gais bavardages avec ma cousine Alice!

La maison, volets clos, était maintenant triste et silencieuse.

d'épicerie a continué à marcher, grâce en partie à Monsieur Tessier, le Directeur du Magasin qui, blessé, avait été démobilisé. Mon oncle Albert Legrand est aussi venu à notre secours, et j'ai moi-même travaillé un peu au bureau lorsque c'était nécessaire.

Heureusement que maman avait toujours tenu les comptes. Elle était bien au courant des affaires et je trouve que vraiment elle ne s'en est pas mal tirée. Avec courage.

L'armistice

J'étais à la pension Saint Hildevert quand le Curé vint annoncer "l'armistice est signé"

Ce fut une explosion de joie.

Pendant des heures les cloches ont sonné

Tout le monde était dans la rue, chantant, riant, s'embrassant.

Je n'ai pas pris part aux réjouissances. Ma mère était au lit, très malade, j'étais triste et inquiète. Autour de nous, la grippe espagnole faisait de nombreuses victimes, des jeunes femmes, des enfants, plusieurs personnes très proches de nous avaient succombé. J'entendais les rires, les chansons sans pouvoir y participer.

Ma cousine Alice, plus gaie et insouciante que moi était allée sur la place se joindre à la foule en liesse.

Enfin la guerre était finie et nous allions petit à petit reprendre goût à la vie.

L'après-guerre

Des uns après les autres les soldats rentraient de la guerre et à chaque retour c'était une nouvelle fête.

En 1920 seulement mon frère André rentra lui aussi, il avait passé des mois à Bourg en Bresse en attendant sa démobilisation.

Ce fut un soulagement, une grande joie.

le 28 juin 1919, jour de la signature du
 Traité de Versailles, j'ai passé mon Brevet
 Supérieur. La chaleur était accablante
 Tiens cela fait juste 80 ans !
 Nous étions toutes les deux, Marie Louise
 Doufier et moi au milieu de 200 candidats,
 presque rien que des jeunes filles.
 Je dus venir à Paris pour passer l'oral.
 Ce diplôme m'aurait permis de devenir
 institutrice. Je fus reçue.

Trois fois par semaine, désormais, j'allais à
 la pension pour donner des cours
 Sciences Naturelles, Physique et Chimie, Dessin
 On ne me payait pas. Je n'avais pas besoin
 d'un salaire et, à cette époque, c'était naturel.

Je faisais partie d'un mouvement qui s'appelait "le Noël"
 Les Noëlites organisaient des réunions, des fêtes, des
 kermesses. J'y avais mes amies, j'étais heureuse d'y
 participer.

A ce moment-là, en 1920, Monsieur et Madame
 Gavrel vinrent s'installer à Gournay, Boulevard des
 Bains - Leur fille Geneviève qui avait fait ses
 études à Dieppe avait rejoint le groupe des anciennes
 de Saint Hildevert et faisait aussi partie du Noël.
 Son frère aîné Robert Gavrel était rentré de Rouma-
 nie où il avait suivi son unité de chars d'assaut.
 Salué comme un héros, il travailla d'abord à
 Paris pour la maison gewais, dirigée par un de
 ses parents. Par la suite, il vint à Gournay

On se réunissait pour jouer au tennis, ou allait aux Courses de chevaux qui passionnaient monsieur Maurice Garel, le père de Robert et Geneviève.

Ce fut une époque heureuse, après tant d'épreuves et de deuils.

De tous les jeunes gens que je connaissais, aucun n'était à mon goût.

Je voulais prendre mon temps et n'épouser qu'un homme sûr et fidèle.

En 1922, on décida d'aménager "le Couité", la maison de mes grands parents

Un architecte de Rouen dirigeait les travaux. Si l'on m'avait consultée, les choses auraient été tout autrement, mais je n'avais qu'une voix au chapitre!

Cette maison très ancienne n'était pas très commode; elle était sombre, les ouvertures petites, l'escalier prenait devant la porte d'entrée, ce qui limitait le hall.

On tourna toutes les pièces de séjour vers la rue, alors que la façade vers le beau jardin ne paraissait plus agréable. Je regrette encore le magnifique salon que l'on a écourté pour placer l'escalier. On a retiré les tomettes

anciennes qui pavait toute la maison.

J'ai quand même obtenu que ma chambre donne vers le jardin, côté soleil.

mariages

En 1923 nous étions installés au Comté quand mon frère André se fiança avec Anne-Marie Dardel, fille d'un médecin de Gisors. De mon côté j'avais fait répondre "oui" à Robert Gavel, qui m'avait demandée en mariage par l'intermédiaire de Monsieur le Doyen Deschamps. André était l'aîné, il épousa Anne-Marie au mois de mai 1923. Ensuite ce fut mon tour.

Le 25 juillet 1923, vêtue d'une robe de satin blanc si traîne, d'un voile de tulle, d'une couronne de fleurs d'orange, de gants blancs et d'escarpins j'entrai à l'Eglise Saint Hildevert pour la messe de notre mariage. Il y avait une foule énorme, toute la ville était là si bien que les félicitations ont duré près de trois quarts d'heure!

Tandis que nous nous rendions au Nouvel Hôtel pour le déjeuner, je regardais mes gants, tout noirs d'avoir serré tant de mains.

L'après midi, nous étions invités au château d'Elbeuf chez Monsieur et Madame Cervais. Tout le monde s'y rendit en calèche tandis que nous, les mariés, étions conduits par un cocher dans un joli coupé -

Le lendemain, nous nous sommes rendus à la gare de Gournay. C'est le chef de gare, en redingote qui nous a ouvert la porte des

compartiment. En route pour Paris!

Nous avons déjeuné au magnifique Restaurant de la gare de Lyon. Ensuite, "pour que je garde ma bonne humeur" mon mari m'a offert une bonne paire de chaussures. Il avait observé que j'avais facilement mal aux pieds.

À l'Hotel Fontbonne d'Evian, nous avons passé quinze jours parfaitement heureux. À notre retour de voyage de noces, le mari s'écria "vous voilà déjà!" alors que j'avais beaucoup craint que sa nouvelle solitude ne l'ait attristé.

Nous nous sommes installés au Comté, en attendant que mon mari prenne une décision concernant sa future situation, car il ne souhaitait pas rester chez Gevais.

Bien formé aux techniques des industries agricoles il envisageait de reprendre une fromagerie de cidrerie de Ferrières se trouvait à reprendre et moi je désirais beaucoup rester tout près de ma famille. Tout cela fit que l'affaire fut conclue. Mon mari devint cidrier.

Entre-temps, au Comté, deux enfants nous étaient nés: Françoise en 1924 et Jean en 1925

le 25 Février 1926 notre famille s'installait à Ferrières, dans le grand appartement qui se trouvait au-dessus des bureaux de l'usine.

Dans cet appartement vaste et ensoleillé, je me suis tout de suite sentie bien. Les gens nous ont bien accueillis, notre nouvelle vie s'organisait.

J'ai groupé les femmes de Ferrières dans une section de la Ligue Féminine d'Action Catholique. Nos 60 adhérentes étaient heureuses de se retrouver aux réunions des "dizainières" qui rompaient leur isolement. Beaucoup devinrent des amies.

Et Ferrières sont nés nos autres enfants, j'étais fort occupée avec cette nombreuse famille que nous avions désirée tous les deux.

Une institutrice, Mademoiselle Bouré a pris en charge Françoise et Jean, puis Claude.

Comment choisir en effet entre l'école libre et l'école communale?

Ainsi la question fut tranchée jusqu'à leur départ en pension.

J'ai eu vraiment une enfance heureuse entre des parents unis et une famille aimante.

Les années de la Grande Guerre ont été vécues par nous, comme par beaucoup d'autres, dans l'angoisse et le chagrin.

La vie cependant a été la plus forte.

J'ai eu le bonheur de vivre un mariage heureux, d'avoir une maison remplie d'enfants, une mère toute proche qui a partagé avec nous les joies et les chagrins.

Trois quarts de siècle plus tard je me penche tendrement sur mon passé.

NOTA

Les certificats de capacité délivrés par le Préfet d'un département, conformément à l'article 11 du décret du 10 mars 1899, sont valables pour toute la France.

Ils peuvent être retirés après deux contraventions dans l'année. (Art. 32 dudit décret.)

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS

DEPARTEMENT DE LA SEINE



REGISTRATION DES AUTOMOBILES.
Décret du 10 mars 1899.

CERTIFICAT DE CAPACITÉ

valable pour la conduite

d'un *voiture à pétrole*



(1) Désigner la nature du ou des véhicules auxquels s'applique le certificat.

Le préfet du département de la Seine

Vu le décret du 10 mars 1899 portant règlement relatif à la circulation des automobiles et spécialement son article 11.

Vu l'avis favorable du service des mines.

Donné à Paris le 19 Décembre 1899

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

fonctionnant dans les conditions prescrites par le décret susvisé.

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

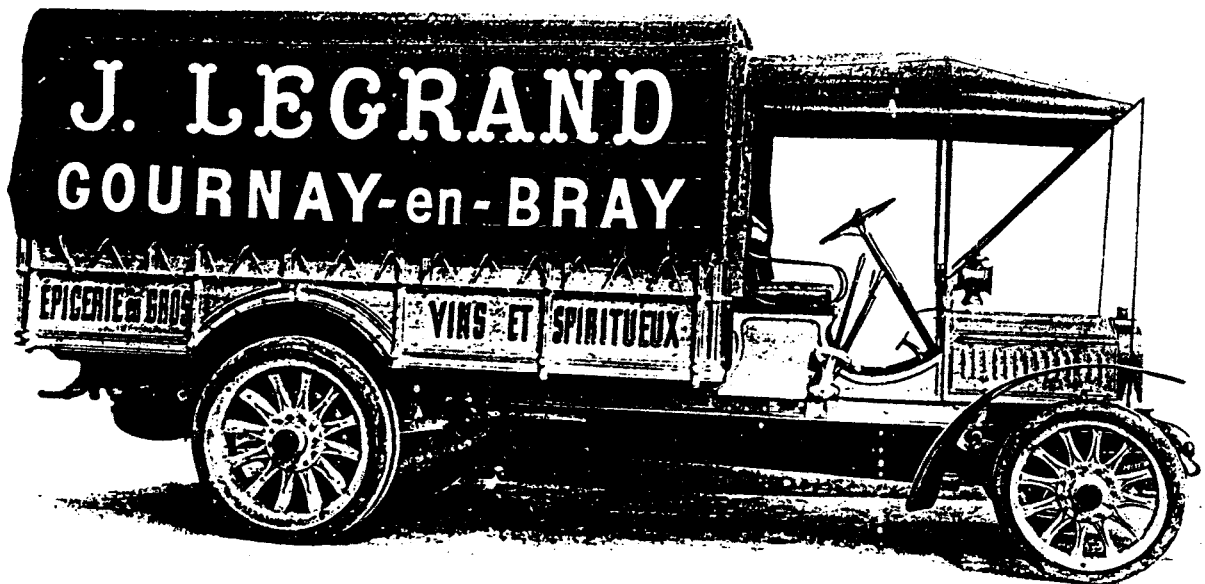
Préfet

Paul Boyer

Préfet

Paul Boyer

Préfet



Camion SAURER 3 1/2 T. — Primé par le ministère de la guerre
Aux affaires modernes, il faut des procédés modernes; le camion automobile est l'enseigne du modernisme dans les affaires

Nos voitures

La première de toutes fut achetée en 1905. C'était une Delahaye, pas très pratique puisque l'hiver on était obligés d'installer une capote. Mon père voulait toujours être "à la pointe", aussi, vers 1908, il acheta une Darrac. C'était une grande et belle "limousine" (avec des vitres) bien plus confortable, mais qui tombait fréquemment en panne malgré ses 70 CV!

Vers 1910, on la remplaça par une Dédion Bouton, en bois verni dont l'intérieur était garni de cuir bleu. Celle-ci marchait très bien. On la mettait en route à la manivelle. Nous l'avons eue pendant toute la guerre. Ensuite une Renault verte qu'on appelait "le petit pois". Vers 1911 nous avons eu un camion Saure (le même que celui du moulin Dupuis).

Mon père en était heureux et fier.